

## CULTURE

## Hommage à Louis-Pierre Bougie, poète du trait

PAUL BENNETT

La nouvelle mécène du milieu de l'art montréalais, Isabelle de Mévius, a causé la surprise en inaugurant ce qu'elle appelle sa « maison », le 1700 La Poste, avec la rétrospective d'un artiste qui s'est toujours tenu à l'écart des pratiques dites « actuelles » en art contemporain, le peintre et graveur Louis-Pierre Bougie. Depuis près de quarante ans, ce poète du trait au crayon et au burin a exploré toutes les avenues et les potentialités de la gravure traditionnelle sur cuivre. Aussi cette rétrospective est-elle un hommage amplement mérité à un créateur resté fidèle à lui-même et à sa passion, et corrigé-elle la frilosité de nos musées à l'égard d'un des artistes québécois parmi les plus constants et accomplis.

Sur les murs amovibles des deux étages de l'ancien bureau de poste, converti en centre



*Le théâtre implacable du monde*, 1992, pierre noire, acrylique et gesso sur papier (passage sous presse), 112 x 242 cm.

DANIEL ROUSSEL

culturel au design sobre et fonctionnel, se déploient une centaine d'œuvres sur papier de l'artiste montréalais, la plupart inédites et réalisées entre

1981 et aujourd'hui.

Au rez-de-chaussée sont présentés des monotypes à la pierre noire et à l'acrylique sur papier ou carton, dans des

teintes dominantes de bleu délavé, avec passages sous presse qui y laissent des « salissures » chères à l'artiste et leur donnent une patine et une transpa-

rence remarquables (*Le théâtre implacable du monde* – 1992). À la mezzanine s'étale une mince frise, très longue (*Une vérité incertaine* – 2005), déclinant une succession d'objets et de créatures étranges.

Le sous-sol enfin accueille des gravures à l'eau-forte et à la taille douce, d'un noir de jais, intrigantes, angoissantes même, et une seule toile, récente, dans des tons de vert, évoquant les plis d'un rideau envahi d'une végétation luxuriante, où s'agitent des silhouettes humaines.

Bien qu'immédiatement reconnaissable, l'œuvre figurative de Bougie, prodigieusement intimiste, énigmatique et envoûtante, reste difficile à décrypter, car tout s'y passe en profondeur. Travaillant le plus souvent par séries, l'artiste reprend et varie à l'infini les mêmes courbes, les mêmes visages aveugles, les mêmes corps saisis dans des poses de contorsionniste, figés dans un moment d'émotion.

Comme l'écrit le philosophe Georges Leroux en préface à la monographie sur Bougie qui vient de paraître, son œuvre est toute « de désir et d'attente », où des êtres embryonnaires, prostrés, implorants ou désarticulés tentent d'échapper à eux-mêmes pour accéder à une autre forme d'existence.

Si vous ne craignez pas d'être décontenancé, de vous égarer sur les rives d'un monde à la fois mystérieux et curieusement familier, cette exposition est pour vous.

Collaborateur  
Le Devoir

**UN TRAIT... UNE ŒUVRE**  
Gravures, dessins, peintures de Louis-Pierre Bougie, 1700 La Poste, jusqu'au 25 janvier 2014

**D** Voir aussi : Une galerie de photos de l'exposition à [ledevoir.com/culture/arts-visuels](http://ledevoir.com/culture/arts-visuels)

## CONCERTS CLASSIQUES

## Finlandaise, gauchère, compositrice

## ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MCGILL

Verdi: *Hymne, Marche et Danses de l'acte II d'Aïda*. Wagner: *Prélude à l'acte III de Lohengrin*. Kaija Saariaho: *Laterna magica*. Ravel: *Daphnis et Chloé, Suite n° 2*. Direction: Alexis Hauser. Maison symphonique de Montréal, dimanche 3 novembre.

CHRISTOPHE HUSS

Le concert de dimanche était le premier à la Maison symphonique de l'Orchestre symphonique de McGill, sous la direction de l'excellent Alexis Hauser. Pour cette occasion, la Place des Arts de Montréal affichait sur son site Internet que le programme comporterait « *La Prélude tirée de l'acte III de Lohengrin de Wagner* » et « *Le Daphnis et Chloé, Suite n° 2 de Ravel* ». Et on appelle cela, en bon français, une institution culturelle montréalaise!

Pas plus que les extraits orchestraux d'*Aïda* de Verdi, Wagner et Ravel n'étaient le sujet du concert devant un aréopage de personnalités de McGill. À ce titre, « le meilleur orchestre universitaire au Canada », comme l'a qualifié le doyen Sean Ferguson, méritera une autre occasion d'y briller, un concert dont il sera vraiment la vedette.

Car l'objet de l'après-midi était la présentation de *Laterna magica* (2008, révisé en 2009)

de la compositrice finlandaise Kaija Saariaho et, surtout, la remise, à celle-ci, d'un doctorat *honoris causa* de l'Université McGill. L'un des plus fidèles défenseurs de sa musique, Kent Nagano, était là en personne pour prononcer le discours d'intonation. Sa brillante dissertation sur l'accession d'une création musicale au rang de chef-d'œuvre intemporel fut un moment tout à fait remarquable. Comme le doyen Ferguson, Kent Nagano — contrairement aux autres intervenants — a magistralement géré la délicate question linguistique en

s'est signalé récemment par des propos jugés sexistes. Et on attendait autre chose que des diatribes contre la « société commerciale et la domination masculine ». La chose avait au moins le mérite de la brièveté.

Suivait *Laterna magica*, titre de l'autobiographie d'Ingmar Bergman et nom de l'un des premiers appareils donnant l'illusion d'images animées. Il y est beaucoup question de la vitesse du mouvement qui influe sur la perception du matériau musical. Bergman, mort pendant la composition, n'a jamais entendu *Laterna magica*, créé par Simon Rattle et le Philharmonique de Berlin. L'œuvre de 22 minutes a de « Bergmanien » un important passage en chuchotements, qui aboutissent sur le mot « Licht » (lumière), et

**Laterna magica, joué par de grands orchestres, s'impose comme une œuvre d'une grande maestria d'orchestration**

entamant son discours en français, avec quelques traits d'humour bien placés, avant de se lancer dans une analyse très fine du chef-d'œuvre de Saariaho, l'opéra *L'Amour de loin*.

Au contraire, les paroles au ras des pâquerettes de la récipiendaire, qui en tant que « compositrice, finlandaise, femme et gauchère » avouait « représenter plusieurs minorités », ont été bien décevantes. Cette occasion et Montréal n'étaient pas le lieu de régler les comptes de Mme Saariaho avec Bruno Mantovani, compositeur et directeur du Conservatoire de Paris, qui

de nombreux passages « vengeux », où le souffle domine le son aux flûtes. Par ailleurs, les déploiements de *Laterna magica* pourraient très bien évoquer Rainer Werner Fassbinder ou Michelangelo Antonioni.

*Laterna magica*, joué par de grands orchestres, notamment celui de Cleveland à Carnegie Hall, et enregistré en Finlande, s'impose comme une œuvre d'une grande maestria d'orchestration. Elle ne s'inscrit dans aucun mouvement, mais se situe dans cette vague post-spectrale qui ne cherche pas à être narrative. Le propos

voulant que des variations de rythme ou de mouvements influent sur la perception des textures et couleurs est vraiment bien mené, mais la composition, assez générique, est loin de provoquer les frissons de *L'Amour de loin*.

Prochaine présence de Kaija Saariaho : mai 2014 pour la création de son œuvre pour orgue et orchestre à l'occasion de l'inauguration de l'orgue Pierre-Béique.

Le Devoir



## Le Grand Continental en mode salsa

Montréal connaît une nouvelle poussée de fièvre dansante avec le Grand Continental de Sylvain Emard, qui troque la danse en ligne pour des rythmes sud-américains. L'El Gran Continental a lieu ce lundi sur les planches de Circuit-Est, à 20 h, où se déhançeront une trentaine de personnalités provenant du monde culturel et des affaires. PHOTO PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## Leurs souffles se mêlaient dans l'air...

## LA NUIT TRANSFIGURÉE

« *Musique et littérature: le duo parfait* ». Miller: *After All*. Vaughan Williams: *The Lark Ascending*. Britten: *Les illuminations*. Mozart: *Sérénade K. 239*. « *Serenata notturna* ». Schoenberg: *La nuit transfigurée*. Dominique Labelle (soprano), Julie Triquet (violin), I Musici, Jean-Marie Zeitouni. Salle Bourgie, vendredi 1<sup>er</sup> novembre.

CHRISTOPHE HUSS

Dans ce riche concert sur le thème « *Musique et littérature* », on aurait très bien pu se passer de deux œuvres. L'une, la *Serenata notturna*, malgré un humour savoureusement distillé dans le rondo, n'a rien à voir avec la littérature. L'autre, *After All* de Cassandra Miller, n'a rapport ni avec la musique ni avec la littérature, et encore moins avec Benjamin Britten et Colin McPhee, auxquels elle échoue piteusement à rendre hommage.

Restent donc trois compositions, largement suffisantes pour cimenter un concert de haute volée sur ce concept. Trois réussites majeures aussi. Julie Triquet, *Konzertmeisterin*

d'I Musici, a joué l'œuvre de Vaughan Williams dix fois mieux que Viviane Hagner, soliste soi-disant internationale, avait joué Prokofiev cette semaine à l'OSM. Symbiose parfaite avec ses collègues de l'orchestre aussi.

La surprise de la soirée fut la Lavalloise Dominique Labelle, qui fait carrière aux États-Unis et en Europe, notamment dans le domaine de la musique baroque. Elle nous a donné des *Illuminations* de Britten renversantes d'aplomb, d'intelligence, de qualités d'émission et de prononciation. Le timbre est superbe et l'étoffe vocale, beaucoup plus importante que ce qu'on imaginait. Le choc de l'inattendu fut équivalent à la prestation de Marianne Fiset en finale du Concours de Montréal en 2006: des frissons mur à mur, d'autant que l'accompagnement de Zeitouni, qui a enregistré l'œuvre avec Karina Gauvin, avait concocté au scalpel un accompagnement visionnaire dans les textures, les accents et les volumes.

Dans ce grandiose moment, les souffles de tous les musiciens se mêlaient dans l'air, pour paraphraser Dehmel à la

fin du poème *La nuit transfigurée*. En fait, en allemand, Dehmel est plus explicite. En écrivant « *Ihr Atem küsst sich in den Lüften* », il fait interpénétrer souffle et baisers. C'est exactement avec cette charge érotique là que Jean-Marie Zeitouni a embrasé *La nuit transfigurée* de Schoenberg.

Malgré un mini-flottement aux deux tiers de l'œuvre, I Musici s'est jeté dans l'œuvre à corps perdu avec un engagement et une qualité sonore qui attestent d'un regain de qualité fulgurant qui mérite un auditoire très nettement plus large. Le seul regret est que trop de poids a été mis sur les épaules de Julie Triquet après le Vaughan Williams. Elle ne méritait pas de voir s'empiler sur ses épaules des œuvres demandant autant au 1<sup>er</sup> violon soliste.

En une semaine, il est possible de faire le point sur nos orchestres de chambre. Après l'assemblage IKEA studieux d'*Appassionata*, mardi, I Musici ont relevé le niveau à celui de l'ébénisterie d'art. La barre est très haute pour l'Orchestre de chambre McGill, ce mardi.

Le Devoir

**LE DEVOIR** PUBLIE  
UNE ÉDITION HISTORIQUE  
ENTIÈREMENT ILLUSTRÉE  
PAR 14 BÉDÉISTES.  
À VOIR DEMAIN.

DÉCOUVREZ  
LES TRAITES DE CRAYON  
DE RÉAL GODBOUT,  
D'ISABELLE ARSENAULT,  
DU DUO IRIS ET  
CATHON ET DE  
FRANCIS DESHARNAIS.

100 %  
DESSINÉE  
À LA MAIN!

Une édition spéciale à ne pas manquer,  
demain dans **Le Devoir** et sur **LeDevoir.com**